

# COUP D'ŒIL SUR LES SORTIES DU 13 DÉCEMBRE

DEPUIS PLUS D'UN AN,  
JEAN-JACQUES CORRIO VOUS PARLE ICI DES FILMS À NE PAS RATER ...  
À VOIR SI VOUS AVEZ LE TEMPS ... OU À FUIR !  
IL ARRÊTE CETTE SEMAINE SES CHRONIQUES POUR CINÉPAGE.  
MAIS AVANT QU'IL NE PARTE VERS D'AUTRES HORIZONS CINÉMATOGRAPHIQUES,  
NOUS VOUDRIONS LE REMERCIER TRÈS CHALEUREUSEMENT POUR SA  
CONTRIBUTION.

J'ai bien aimé

## L'USINE DE RIEN

(A fabrica de nada)

De Pedro Pinho

Avec José Smith Vargas, Carla Calvao

Portugal, 2016. 2h57

Sélection Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2017



Un film social de 2h57, vous êtes tenté(e) ? N'essayez pas de tricher : on voit d'ici ce quelque chose qui s'apparente nettement à de la réticence ! Mais si on vous dit que ce film social est en même temps une farce, un conte, un documentaire et qu'il lui arrive même de devenir une comédie musicale, vous sentez-vous mieux ?

Lorsque la direction d'une usine est surprise en train de déménager nuitamment l'outillage, ce n'est jamais bon signe : ça sent à plein nez la délocalisation, le licenciement, le chômage ! Reste une arme pour les travailleurs : la grève avec occupation. Une occupation certes illégale, mais qui, curieusement, ne semble pas gêner outre mesure la direction... Qui cherche par ailleurs à diviser les ouvriers à coup de primes de départ.

Certains vont accepter. Cependant, la majorité d'entre eux n'entend pas se faire

acheter et préfère rester sur place, dans ce qui est, plus que jamais, leur usine.

Y rester, oui, mais pour faire quoi ? On évoque la possibilité d'une reprise en autogestion. Mais comment produire avec des machines à l'arrêt ?

Quand on plonge ainsi dans le récit d'une lutte ouvrière, il est normal d'y rencontrer des syndicats parfois ambigus, d'y faire entendre des débats acharnés qui, en l'occurrence, opposent les partisans de l'autogestion à ceux qui ressentent le besoin d'une hiérarchie, et d'évoquer, bien sûr, les problèmes économiques de chacun, car il faut bien un salaire pour faire bouillir la marmite ! Même si *L'usine de rien* est, d'évidence, du côté de la lutte, on y retrouve tous ces questionnements.

Et à côté des palabres et des frictions que la situation ne manque pas de générer, le film prend quelques chemins parallèles qui constituent autant de contrepoints, plus légers et parfois savoureux, au thème principal. C'est ainsi que l'on rencontre Zé, un trentenaire plutôt décontracté qui chante dans un groupe de rock et qui vit avec Carla, sa petite amie brésilienne, et Nowgly, le fils de celle-ci. Zé dont le père espère une nouvelle révolution qui ne soit pas, cette fois, une révolution des œilletons...

Autre « tangente » empruntée par le film : l'arrivée d'un réalisateur italien désireux de tourner un sujet sur la politique d'austérité menée par le Portugal ! Tout cela avant que le film ne prenne un virage vers une forme *low cost* de comédie musicale... et de nous fasse rencontrer des autruches au bord d'un fleuve !

On se doute que devant *L'usine de rien*, un esprit chagrin trouvera matière à ronchonner : trop long, trop didactique, trop porté sur la voix off, bavard, foutraque (la partie comédie musicale qui arrive un peu comme un cheveu sur la soupe ; les autruches...) Bref, une foulditude de « défauts » que d'aucuns pourront même trouver rédhibitoires. Mais si vous n'êtes pas un esprit chagrin, sachez qu'il y a une autre façon de voir ce film - qu'on pourrait presque qualifier de godardien - d'une grande actualité, libre, créatif, bourré d'énergie, aux nombreuses facettes. Un film ouvertement politique qui aide à sortir des cadres qui nous sont imposés. Un film qui fait du bien.

**Critique complète** [ICI](#)



**P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu' non**

## **LES BIENHEUREUX**

De Safia Djama

Avec Sami Bouajila, Nadia Kaci, Lyna Khoudri

France, 2017. 1h42

Sélection Festivals de Venise et Montpellier

En France, on sait tous plus ou moins ce qu'est (ou ce qu'est censé être !) un soixante-huitard. En revanche, quid d'un quatre-vingt-huitard ? C'est en Algérie que le terme est utilisé, du moins dans certains milieux. Et c'est justement chez un couple de quatre-vingt-huitards d'Alger que Safia Djama nous invite pour son premier long-métrage.

On l'a bien oublié dans l'Hexagone, mais, en octobre 1988, l'Algérie a connu des événements ressemblant fort à une révolution, et bientôt

suivis, de 1991 à 2002 par une véritable guerre civile qui a fait 60 000 morts.

C'est en 2008 - vingt ans après les événements de 1988, mais relativement peu de temps après la « *Décennie Noire* » - que la réalisatrice algérienne Sofia Djama situe l'action des *Bienheureux*.

Qui sont donc ces *Bienheureux* ? Et le sont-ils vraiment ? Le couple formé par Samir et Amal fait partie de ces quatre-vingt-huitards qui, en octobre 1988, ont vigoureusement manifesté et ont obtenu, entre autres, la fin du Parti unique et une ouverture démocratique. Mais avec la montée de l'islamisme et la guerre civile, la désillusion a été terrible. Désormais quadragénaires, perpétuellement enfermés dans l'entre soi et les lieux clos, ils se sont souvent posé la question : rester, partir ? Finalement, ils sont restés et mènent à Alger une vie très bourgeoise, tout en essayant de rester fidèles à certaines valeurs. C'est ainsi que Samir, gynécologue, a, d'un côté, l'ambition d'ouvrir une clinique, mais prend le risque de pratiquer des avortements clandestins.

Avec leurs amis de la même génération, les discussions sont parfois houleuses et tournent le plus souvent autour de la question du départ. Un départ que n'envisage pas Samir, mais qu'Amal appelle de ses vœux, ne serait-ce que pour faciliter les études de Fahim, leur fils.

Comme son meilleur ami Reda et Feriel, dont il est secrètement amoureux, celui-ci incarne la nouvelle génération, plus ouverte. Elève au lycée français, Fahim est plutôt du genre glandeur, au grand désespoir de sa mère. Reda, lui, est à la fois particulièrement dévot ... et fan du Velvet Underground ! Il a deux rêves : se faire tatouer des sourates dans le dos et monter un groupe de funk halal. Quant à Feriel, elle a vu sa mère se suicider à cause des islamistes et elle a une vilaine cicatrice au cou qu'elle cache avec un foulard.



Le film présente deux moments très forts : un repas entre amis où des vérités pas toujours bonnes à dire croisent le cynisme et l'humour ; et puis la discussion entre Samir et Amal, dans le restaurant luxueux où ils ont finalement atterri ; une discussion au cours de laquelle Amal arrive à se lâcher face à l'immobilisme de son mari.

Reste que sur un thème de départ passionnant, et jamais abordé par le cinéma, *Les bienheureux* souffre d'une réalisation confuse dans laquelle le spectateur se perd.

Ce n'est jamais de gaieté de cœur qu'on fait des réserves importantes sur un premier long-métrage ; surtout lorsqu'il est évident que, comme ici, son auteur - en l'occurrence la jeune

réalisatrice Safia Djama - y a mis beaucoup d'énergie et de passion, et que l'interprétation ne mérite que des éloges. Ce film nous donne à voir tout un pan de la société algérienne et brasse des sujets tout à fait intéressants. C'est déjà beaucoup. Malheureusement, il est impossible de ne pas signaler qu'il est desservi par une forme très brouillonne.

Critique complète [ICI](#)



P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu' non

## MARIANA (LOS PEROS)

De Marcela Said

Avec Antonia Zegers, Alfredo Castro

Chili /France, 2017. 1h34

Semaine de la Critique, Cannes 2017

La réalisatrice chilienne Marcela Said semble avoir une passion : ausculter la société de son pays. On l'avait constaté dès ses premiers court-métrages, puis dans *L'été des poissons volants*, son premier « long », présenté avec succès à la Quinzaine des Réalisateurs 2013.

Dans ce film, elle introduisait le spectateur au sein d'une famille de la bonne bourgeoisie chilienne, s'intéressant avant tout à ses rapports - ou plutôt à son absence de rapport - avec les

Indiens Mapuche du voisinage, ainsi qu'à la relation entre un père et sa fille.

Elle poursuit dans cette même voie avec *Mariana (Los Perros)*, film présenté à la Semaine de la Critique 2017, se focalisant de nouveau sur les rapports père/ fille, mais, surtout, sur les liens qui se créent entre son héroïne et un ancien colonel poursuivi par la justice pour des exactions commises sous la dictature de Pinochet.

Mariana est une femme au comportement instable, tout aussi capable de se montrer très exubérante que particulièrement apathique. Il y a sans doute une explication à ces sautes d'humeur : à quarante et quelques années, elle a toujours vécu sous la coupe d'un homme, son père d'abord, son mari ensuite, et toute sa vie, elle a alterné des phases de résistance aux desiderata masculins et des phases de relâchement.

Dans ces conditions, faut-il s'étonner de la voir s'enticher de Juan, son professeur d'équitation ? Peut-être pas... Sauf que ce fringant sexagénaire a eu, comme on l'a dit, un comportement plus que trouble sous la dictature et que le policier Javier enquête sur lui. Il s'ensuit, pour Mariana, une situation difficile qui la fait passer par de multiples interrogations et l'amène à prendre des décisions parfois inattendues.

Alors qu'elle disposait d'un sujet en or, Marcela Said ne réussit pas vraiment à transformer l'essai marqué avec *L'été des poissons volants*. La faute, pour beaucoup, à Antonia Zegers, interprète peu convaincante du rôle principal, que la caméra ne quitte pourtant presque jamais !

Critique complète [ICI](#)